

plus dignes concitoyens. Je ne prétend pas que cette femme soit en rapport avec les abominables coquins qui ont fait retentir cette enceinte sacrée de leurs railleries et de leurs menaces liberticides, mais la persistance de ces interruptions séditieuses et la facilité avec laquelle leurs auteurs ont échappé à une juste punition, m'a produit une impression que je n'essaierai pas de vous dissimuler. (*Emphatiquement*). Messieurs, je ne vous demande pas de partager cette impression, je vous préviens contre elle, de même que je vous conjure de ne vous point laisser émuvoir par les faux sentiments exprimés par cette femme dans un langage qui frise la révolte, bien plus la haine

Je m'en vais déjeuner (*Se disposant à partir*).

LE GREFFIER. Pardon M le Juge, mais vous n'avez pas prononcé l'arrêt.

GUILLOTIN. C'est vrai. Dix-huit mois de prison.

MARIE LA DÈCHE. Six mois pour chaque pain que je n'ai pas volé ! Et nous sommes dans un pays libre ! Pourquoi ne pas me fusiller tout de suite ? Cela pourrait vous éviter quelques futurs désagréments. Ou si vous ne me fusillez pas, au moins tuez mes enfants : ils vivront pour vous gêner plus tard.

GUILLOTIN. Emmenez cette femme ! Appelez l'autre cause. (*A part.*) Et attention ; j'ai besoin de m'en aller.

(*A suivre.*)

LA DANSE DES OPPORTUNISTES

Attention ! Je vois renaître
Ce cher Léon (1), leur ancien maître,
Qui vient danser un rigodon ;
Et, sensible à leurs sérénades,
Avec mille et mille gambades,
Il leur redit, du meilleur ton :

A nous la France
A dévorer,
Et vive la bombance
Tant qu'elle peut durer

Admiré de toute la bande,
Au beau sexe même, il commande,
Fier comme un coq sur ses ergots,
Quand la faible main d'une femme
De ses projets découpe la trame,
Tandis qu'il répète ces mots ;

A nous la France, etc.

Alors, en le toisant à terre,
Et sachant éteint son tonnerre,
Le bon Jules (2), brave à tout crin,
Issu, dit-on, d'un nain (3) difforme,
Le flaire avec un pif énorme,
Fredonnant, joyeux, son refrain :

A nous la France, etc.

Puis, déployant toute la grâce.
Dont fait parade un vrai paillasse,
Il danse, il danse avec amour ;
Et, sans être noceur, en somme,
Pareil au singe imitant l'homme,
On l'entend chanter à son tour :

A nous la France, etc.

Mais, tout au succès qui le grise,
Le fourbe ajoute, avec franchise :
— Fi des programmes d'autrefois !
Assez naïf pour nous élire,
« Le Peuple roi », ce pauvre sire,
N'a qu'à se courber sous nos lois !

A nous la France, etc.

— Autour des urnes, qu'on délaisse,
Tantôt, à coups de grosse caisse,
Il faut battre le ralliement,
Tantôt, sur le terrain de lutte,
Il faut jouer un air de flûte,
Accompagné d'un boniment.

A nous la France, etc.

— Enfin, si l'on résiste au charme,
Il nous reste bien le gendarme,
Pour aiguillonner les plus mous ;
Mais, au fait, soyons bons apôtres
Pour les uns comme pour les autres,
Du moment qu'ils votent pour nous !

A nous la France, etc.

— Quant à ces brutes délirantes (4),
Qui voudraient nous piper nos rentes,
Moi, je m'engage à les calmer :
Au service de la canaille,
Nous avons fusils et mitraille,
Las, depuis Mai, de chômer ! —

A nous la France, etc.

(1) Léon Gambetta.

(2) Jules Ferry.

(3) Bouffon de Stanislas Leczinski, roi détrôné de Pologne.

(4) Tous les révolutionnaires.

Hourra ! clame la troupe immonde
Menant une infernale ronde
Autour des gros ventre ballant !
Et la voilà, folle de joie,
Comme la meute après sa proie,
Depuis, en rut, toujours hurlant :

A nous la France, etc.

Pendant qu'ils dansent de la sorte,
Marianne enfonce la porte :
— Hors d'ici, maîtres et valets !
Horreur ! chez moi, criant famine,
Cette insaliable vermine...
Ah ! les amis, vite aux balais !

A nous la France,

A délivrer,

Et trêve à la bombance
Qu'ils ont fait trop durer !

Soudain, des engins redoutables
Qui nettoieraient tant d'étables,
Le peuple, armé par le dégoût,
Balayant ces êtres de boue,
Comme un hercule qui s'en joue,
Ensemble les jette à l'égoût !

A nous la France,

A délivrer,

Et trêve à la bombance
Qu'ils ont trop fait durer !

O. SOUÈTRE.

HISTOIRE

POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES ABEILLES

(Suite) ¹

J'ai dit les principes politiques et les articles les plus importants de la constitution des abeilles. J'ai blâmé les coutumes barbares, parlant suivant ma conviction et mon cœur. Maintenant, si nous passons de la lecture de la constitution aux divers détails de l'administration et des services publics, la scène va changer. Nous allons être arrêtés à chaque pas par des spectacles d'institutions modèles, destinées à faire l'éternel désespoir de la législation humaine, de la philosophie et de l'équité. Devant de si grandes choses accomplies par de si petites bêtes, la critique confondue se tait pour laisser parler l'enthousiasme.

La haute direction des travaux appartient à un conseil d'administration supérieur, exclusivement composé d'ouvrières, dont les cellules natales sont voisines des appartements royaux. Ce conseil supérieur a dans ses attributions le règlement de la ponte et de l'éclosion, l'essaimage, l'approvisionnement des magasins publics, la répartition de la besogne et la guerre. Les hommes ont besoin d'un conseil supérieur pour chacune de ces spécialités, et Dieu sait comme ils s'en tirent. Il y a cinquante ans qu'ils travaillent le terrible problème de l'équilibre de population, je demande où ils en sont arrivés. Hélas ! ils en sont arrivés, en Angleterre, à empoisonner les enfants avec du laudanum. L'Angleterre est la patrie de l'économisme et de la philanthropie.

Economie de ressorts. Comme une seule mère suffisait pour assurer la perpétuité de la race, l'économie de ressorts exigeait que le nombre de ces femelles fût excessivement restreint. En conséquence, le nombre des œufs de femelles, ainsi que celui des cellules royales, a été fixé à vingt dans les ruches les plus peuplées. C'est dans la proportion de un sur mille. La reine, qu'on pourrait appeler, sans métaphore, la mère de son peuple, commence par pondre les ouvrières, puis les mâles et en dernier lieu les reines. Cet ordre est nécessaire pour qu'elle puisse proportionner le chiffre de ces dernières à l'effectif présumé de leurs sujets futurs. La ponte commence quelquefois par les œufs de mâles.

Donc, pour que ces vingt reines, ces vingt candidates à la présidence, n'éclosent pas le même jour, ce qui ferait naître des discordes et des guerres civiles sans fin, la mère échelonne ses éclosions ; et si, par hasard, elle commet une erreur dans ses calculs, le conseil supérieur est là pour rectifier. Le conseil a le droit d'avancer ou de retarder les naissances suivant les besoins du service.

La reine, d'après la règle, est tenue de déposer un œuf au fond de chaque cellule. Or, il arrive quelquefois que cette reine, trop pressée de pondre et qui ne trouve pas un nombre suffisant de cellules, dépose plusieurs œufs dans une même case. C'est encore le conseil supérieur qui se charge de retirer les œufs supplémentaires. Il ne manque pas de ré-

1. Voir le dernier Supplément.

rimander, à cette occasion, la princesse, qui s'exuse comme elle peut de son étourderie.

On ajoute que ce conseil fait sonner tous les soirs le silence, et tous les matins la reprise des travaux. Je crois le fait exact, mais je ne le garantis pas.

Il n'est pas rare de voir une infante royale, parvenue à l'état d'insecte parfait, c'est-à-dire munie de son aiguillon bien affilé et de sa double paire d'ailes, se montrer trop pressée de sortir de sa cellule et de réclamer ses droits à la couronne. Dans ce cas, le conseil mande une section de maçons pour mettre le hola à ces prétentions. On claquemure l'impatient dans son palais, dont on scelle la porte (le couvercle) avec un ciment d'une ténacité sans égale. A cette porte sont placés d'incorruptibles factionnaires, dont l'office est de peser sur la pierre qu'essaie de soulever la recluse. La captive, jusqu'à nouvel ordre n'aura d'autre communication avec le dehors qu'une imperceptible lucarne pratiquée dans le milieu de la porte et à travers laquelle elle insinue sa trompe, que des nourricières attentives s'empressent de bourrer d'un miel de premier choix. L'infante prisonnière chante sa chanson de guerre pour charmer les ennuis de sa captivité. C'est un cartel de mort qu'elle adresse à toutes ses sœurs, voire à sa mère, l'ingrate. Le chant de guerre de l'abeille n'est pas encore noté.

Cette réclusion ne dure, au surplus, que quelques jours, juste le temps qu'il faut pour préparer l'esprit de la reine-mère à des concessions devenues nécessaires. Le conseil supérieur s'en va trouver celle-ci et lui déclare, avec toutes les précautions oratoires convenables en pareille circonstance, « que le moment de céder la place à la nouvelle infante est venu; que le peuple, amoureux de nouveaux visages, s'est prononcé pour cette dernière à une majorité immense. Enfin, que toute résistance à la volonté nationale serait complètement inutile. »

La reine-douairière voudrait bien ne pas s'en aller, mais on la presse si bien, on la conduit si poliment vers la porte de son royaume qu'elle finit par prendre son parti. Elle rallie ce qui lui reste d'amis fidèles et part à la tête d'un essaim pour aller fonder dans le voisinage une colonie rivale, sauf à recommencer son déménagement l'an suivant.

Ce procédé d'essaimage est une des solutions les plus simples du terrible problème de Malthus, car la communauté féminine des abeilles me semble avoir pour mission de donner des leçons de sagesse à l'homme en tout et partout. Le problème de l'équilibre de population ne peut être résolu que par l'universalisation du luxe et de la santé. Or, en attendant que la femme et l'homme aient atteint ce degré de beauté et de richesse de formes qui produit la stérilité, comme il est prouvé par l'exemple de la rose double, il est nécessaire que les pays trop peuplés, comme la vieille Europe, s'habituent à essaimer tous les ans sur les continents déserts d'Afrique, d'Amérique, d'Australie, le trop plein de leurs populations.

Chaque ruche bien conduite doit fournir quatre à cinq essaims chaque printemps; elle en fournit quelquefois davantage. Le conseil supérieur a avisé, par la détermination des œufs de reines, à ce que chaque émigration eût sa cheffe. Cependant il arrive quelquefois, par suite d'accidents malheureux que toute la sagesse des abeilles elles-mêmes ne saurait prévoir, que le nombre de ces cheffes se trouve tantôt trop considérable, tantôt insuffisant pour le peuple. Dans le premier cas, il y a guerre entre les reines, mais il faut voir comme les abeilles, ici comme toujours, agissent plus sensément que les hommes. En pareille circonstance, les hommes ont l'habitude de se faire tuer pour savoir qui régnera sur eux; les abeilles, pas si bêtes, laissent à leurs prétendantes le soin de vider personnellement leur querelle et de conquérir leur couronne. Elles s'en rapportent au jugement de Dieu, à l'instar des preux d'autrefois. La joute a lieu avec toute la pompe et la solennité des antiques tournois de la chevalerie. Elle est publiée à son de trompe par tous les carrefours de la république. Le peuple est juge du camp; la reine victorieuse est proclamée légitime.

Quelquefois toutes perdent la vie dans ce combat funeste. Alors la tribu, privée de reine, se disperse et meurt de misère. Même résultat quand le nombre des cheffes est insuffisant pour l'émigration annuelle.

Caton d'Utique, se donnant la mort pour ne pas survivre à l'aristocratie romaine, me paraît infiniment moins grand que ce peuple tout entier des abeilles, qui, lui aussi, aime mieux mourir que de survivre à l'association, à la famille collective.

Car l'abeille, il faut bien le reconnaître, ne partage pas l'opinion des Wolowski des Léon Faucher, et des Athanase Coquerel, sur la sainteté de l'égoïsme familial et du *chacun chez soi*. Quand le lien de la commune famille et de la commune propriété est brisé, l'abeille meurt, parce qu'elle ne veut pas travailler pour elle seule. Le seul stimulant qui l'incitait au

travail était la noble ambition de fonder un monument plus durable que l'airain et dont on parlerait dans les âges futurs. Elle s'attachait à son œuvre en proportion de la durée et de l'utilité publique de cette œuvre. Du moment que cet édifice ne doit plus servir d'abri aux générations à venir, elle refuse d'y apporter sa pierre (lisez sa plaque de cire).

Ainsi l'ingénieur des ponts et chaussées prend cœur à la bâtisse d'un pont, d'une œuvre d'art, parce qu'il travaille pour l'Etat, pour la postérité et non pour sa famille. Ainsi l'enthousiasme religieux recrutait jadis des légions de sculpteurs et d'artistes volontaires pour la construction des cathédrales gothiques, tandis que l'art continuait à demeurer étranger à l'édification de la boutique, objet exclusif et impur des soucis de l'épicier et de l'économiste.

Elle existe l'abeille solitaire, l'abeille économiste, la partisane du *chacun chez soi* et du ménage morcelé. La nature est prodigue de moulés; et cette abeille économiste ne manque ni d'habileté, ni d'assiduité au travail, et elle sait se bâtir une charmante demeure dans le creux des murailles. Malheureusement la pauvre ne peut parvenir à conserver ses petites provisions et à les défendre contre le parasitisme de la teigne (petit papillon blanc), et cela précisément parce qu'elle vit solitaire, parce que l'accumulation de la richesse et la sécurité de la possession sont impossibles hors de l'association et de la solidarité.

Il y a aussi loin de la ruche, demeure de l'abeille socialiste, au trou obscur de l'abeille économiste que de notre splendide palais Egalité au plus misérable hameau de la Champagne pouilleuse.

Et l'abeille socialiste, habituée aux splendeurs de la ruche et aux richesses du travail collectif, a raison de vouloir mourir plutôt que de se dégrader et de descendre aux misères du travail solitaire, du ménage morcelé.

Donc, quand les larves de mères périssent toutes en nourrice, le travail s'arrête instantanément; le silence glacial, la stupeur succèdent à l'activité et à la joie. *Sœurs, il nous faut mourir, sœurs, mourir il nous faut*, se disent en se rencontrant les abeilles. Mais que la main de l'homme introduise une mère, une simple espérance de mère au sein de la tribu en deuil, l'espoir renaît soudain au cœur des pauvres désolées, et les bourdonnements joyeux et les gais refrains du travail remplacent le silence de mort. *Tôt, tôt, battons chaud, bon courage.*

J'ai connu un économiste de la vieille roche, un économiste du bois dont on fait aujourd'hui les ministres de l'intérieur et les membres de l'Institut moral, un persécuteur acharné du sens commun, et sur le cerveau duquel la raison rebondissait comme une balle élastique sur le bitume de la Concorde... un homme enfin qui avait lu sans faiblir Saint-Simon, Fourier, Sismondi, et qui fut converti au socialisme au bout d'une seule séance du club de verre des abeilles. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Un castor de la Camargue, à qui je racontais l'anecdote, m'affirmait en retour, avec cette confiance naïve qui n'appartient qu'aux amphibiens qui ont beaucoup vécu sous l'eau et très peu parmi les hommes... qu'il suffirait à M. Thiers de faire un petit voyage dans l'Oregon et d'y interroger les habitudes des castors socialistes pour se guérir de toutes ses erreurs et de toutes ses préventions contre le travail en commun.

Les géomètres de l'Institut de France ne reviennent pas de leur admiration jalouse, quand ils considèrent attentivement la bâtisse de la ruche, et qu'ils comparent la demeure de l'industriel insecte avec certaines merveilles monumentales trop célèbres de notre monde. Ce qui les passe, c'est que l'abeille ait adopté d'emblée, pour base de son système architectural, la cellule hexagonale, qui est le moyen d'utiliser l'emplacement de la manière la plus avantageuse, la plus économique et la plus solide à la fois. Que diraient les savants s'ils savaient le véritable motif de la détermination des abeilles en faveur de l'hexagone, un motif que je vais leur dévoiler gratis.

Les abeilles sont des socialistes qui partent du principe d'égalité, qui se règlent en tout et partout sur l'égalité. Elles ont adopté l'hexagone, parce que le côté de l'hexagone inscrit est égal au rayon et que le rayon est l'emblème de l'égalité, attendu que *tous les rayons sont égaux*.

Que les hommes s'avisent, un beau jour, de baser leurs institutions sur le principe de l'égalité, et ils réaliseront bien d'autres merveilles que les insectes. « Aimez-vous les uns les autres, dit le Christ, voilà la loi et les prophètes. » Aimez-vous, soyez égaux... le travail attrayant, le bonheur universel, la richesse, tout est là (1).

(1) Nous avons tenu à insérer intégralement l'intéressante étude de Toussnel, mais nous n'acceptons aucune solidarité avec ses idées religieuses et panthéistes.

C'est une simple application du principe d'égalité que vous admirez dans l'administration des abeilles. Tout le monde travaille avec volupté dans la ruche, on n'y a pas laissé de place pour les oisifs, c'est-à-dire pour le privilège. C'est par l'égalité que ces industrieuses petites bêtes sont parvenues à faire un ordre si parfait les diverses fonctions de chacune entre elles cette cordiale entente que les abeilles leur en vient et qui leur fait se distribuer un ordre si parfait les diverses fonctions de chacune de maçon, de nourrice, de sentinelle, de maître à ce que chacune n'exerce jamais que l'emploi auquel elle a été créée et mise au monde et qui l'exerce avec un enthousiasme continu, pour le propre bonheur et pour celui de la République.

(A suivre.)

A. TOUSSENEL